

Si loin déjà Ivre de l'âcre ferment des houblons  
Un fossé sous les lances obliques Comme au temps  
De la conquête *Sauvage* *hérissé d'épieux...*  
Progressant en zigzag vers le nord *Lande jaune*  
*Où l'on fit entasser les chevaux et les morts...*  
Puis du bord d'une falaise le détroit Au loin  
Une mince ligne blanche s'évaporant sous le sel  
Nuages emportés vers la côte d'Artois  
Un instant je te rejoins sur cette terre vague  
Que la postérité des morts gagne sans passeur  
Silos et ateliers au pied de la falaise  
Et un noir boyau plongeant sous la mer Au fond  
L'eau filtrant de la craie et la lourde chaleur Ainsi  
Nous allons de compagnie Moi en esprit  
Eux par le monde inférieur...



Au nord Au-delà de la frontière du vin  
 Loin du solstice et des campagnes profanes  
 N'emportant avec moi qu'un seul livre *Fragment*  
*D'Hyperion* et un seul souvenir Longtemps  
 Suivre une ligne abstraite au sommet des collines  
 Puis au fond d'un vallon *deep in the shady sadness*  
 Au milieu des étangs du sommeil des pavots  
 Se reprendre et revenir à toi adossé  
 À un pin dressé comme la loi  
 Tandis que le ciel s'approfondit Un seul souvenir  
 Qu'exalte la nuit Une étoile entre les herbes  
 Désigne la voie *far sunken...* comme d'un monde  
 Enseveli Là-bas dans un jardin penché  
 Où la trace des pas s'interrompt Endormie  
 Sous le même méridien...



## Leeds Castle

À grandes enjambées dans les collines rousses  
 Puis sous les chênes *d'Il-était-une-fois* membrus  
 Comme des ogres paternels la tour des fiancées...  
 Les invoquer et voir en haut de raides escaliers  
 Six robes blanches dans l'armoire Un bouquet  
 De poils rouges arrachés à une barbe épaisse  
 Et un couperet de boucher... Au carreau la brume  
 Qui monte de l'étang... Plus tard au *Ann Boleyn*  
 Un manuel et une pinte de *real ale*  
 Je suis ce monarque au sombre désir  
 Errant en aveugle pour son expiation  
 Une femme dans les bras dont le voile immaculé  
 Se déchire à chaque pas sans que rien ne trouble  
 Son sommeil Et je t'emporte en frémissant  
 Dans les roseaux penchés...



## Greenwich

D'humides forêts jusqu'au fleuve Un S d'étoiles  
 Traverse de biais Le hasard a-t-il des lois ?  
 En sommes-nous la proie À jamais séparés  
 Par une ligne infime au milieu des étoiles ?  
 Est-il possible que ce qui est possible ne soit pas ?  
 Le froid entre dans la salle octogonale Le parc  
 Bruisse Au pavillon du nord une bête gémit  
 Mais bien mieux contempler le ciel que tresser  
 Élégies et regrets Les traités sont ouverts  
 La lunette calée sur l'échelle La bille  
 Court dans son balancier Mieux que le chant  
 Dont je fis ma lecture à dîner *Heav'n hides*  
*Nothing...* me plaît ce battement régulier  
 Que m'importe le paradis en vers En main  
 Un modèle des cieux...



*E. E. Cummings*

Dix acres d'Arcadie sous les façades noires  
 Terrasses kiosques treilles bleues Un alphabet  
 Jeté en désordre du cornet Comme au fond des forêts  
 Sous des cendres coagulées ces inscriptions  
 Arrachées à d'étranges paradis IM MO BI  
 L E ... dont un dernier rejet paraît ici  
 Les méandres d'un étang où une fille grêle  
 Pousse sa barque entre les roseaux Des cèdres  
 Et un ciel en hélice Les enfants y sont noirs  
 Comme aux premiers âges Seul je m'étonne arpentant  
 Ce jardin creux entre les falaises Les fruits  
 Qui mûrissent au milieu des fleurs L'eau qui jaillit  
 D'un rocher ABE ILLE EN L A SEUL E  
 ROSE immobile assoupie comme  
 Le rêve de l'éden...



Comète dans la nuit sur l'arête des docks  
 Ce feu profond qui jamais ne se consume  
 Et revient de siècle en siècle comme un signe  
 À de nouvelles générations *Ne cherchez*  
*Rien...* fixe et insistant *Ici n'est rien*  
*Comme le lys des champs...* La voix sombre s'est tue  
 Et nous regardons sans frémir l'étoile folle  
 Plus belle d'être muette et de n'apporter  
 Qu'un éclat passager entre deux nuits profondes  
 Vois-tu toi aussi du sommet du jardin  
 Courir sur sa ligne immuable celle  
 Qu'on ne voit dans sa vie qu'une fois  
 Ta fille à tes genoux tirée du sommeil  
 Rassemblés un instant sous un même ciel  
 Qui bientôt s'assombrira...



Ce qui est peut parfois nous combler  
Mais plus précieux ce qui manque Seul à ma page  
Face au carreau nu que frappe le vent d'est  
Comme une femme à son miroir La main suspendue  
Et l'oreille fermée je te cherche *Jamais*  
*Rien de l'autre...* L'absence est un bien  
Que rien n'égale Rien n'est comme la distance  
Délectable Tracer d'une encre malhabile  
Les formes de la beauté L'épaule le front bombé  
Et les lèvres mobiles Rien comme le silence  
N'est fertile Je retrouve un instant  
Ce que tous ont su autrefois Frissonnant  
Dans cette chambre dressée sur l'eau noire  
Retenant le mot qui dira d'un seul souffle  
Le don et la privation...



Ils brûlaient sans espoir Rien à quoi s'appuyer  
Rien ne toucher des lèvres qu'après de longues nuits  
Quelques mots incandescents Séparés par deux fleuves  
Et tremblants d'une fièvre contraire Jamais  
Rien de l'autre sinon ces lettres qu'un poignant  
Souci de perfection faisait plus distantes...  
Et dans l'hiver perçant Dans l'été inflexible  
Ils veillaient en aiguisant la pointe qui profond  
Pénétrerait son cœur Et rêvaient longuement  
Sous le drap sombre un corps aux formes pures... Nous  
La voix nous poursuit par le ciel Et l'image  
Se forme sans obstacle au-delà des mers  
Ta photo devant moi je songe à eux  
Qui sans rien posséder réinventaient le corps  
Et la chambre et le lit...





Au jardin d'Hildegarde la vue est à l'Est  
 L'ouïe à l'Ouest Au Sud est l'odorat le goût au Nord  
 Et au centre est le toucher car toute connaissance  
 Y est enfermée Quand les êtres imparfaits  
 Rompent l'équilibre et mêlent leurs souffles  
 Qu'un feu noir dans leurs bras réchauffe la cornue  
 Où bouillent les humeurs Quand ceux qui ne sont qu'à demi  
 Sont unis L'oreille et l'œil aveugles la langue morte  
 Et le nez tranché Que leurs reins se contractent  
 Que d'avance ils éprouvent une ondée brûlante  
 Ils sont dans leur châlit comme des mystiques  
 Approchant un secret fulgurant Il n'est pas  
 D'être si imparfait qu'il ne possède en soi  
 La plénitude de la perfection Qu'un autre être  
 Ne suffise à révéler...



Lieu sans nom sans chiffre sur les cartes Le destin  
 Est une roue gauchie au fond d'une banlieue  
 Pas de salut avant le lendemain Nuit propice  
 A tous les hasards Au *Nightingale* sous la cible  
 Une table poisseuse entre des ouvriers  
 Et une fille bouclée à la grecque Je peine  
 À déchiffrer l'énigme qui va tracer peut-être  
 Mon chemin... Sur le bois taché par les verres  
 Un mot gravé en lettres capitales SYL  
 VIA... Les yeux gris posés sur moi les lèvres  
 Muettes sous le fard épais... Un doigt sur l'entaille  
 Comme la sibylle au tombeau du plaisir...  
 Et je me laisse emporter ivre de *pale ale*  
 Percé par un désir qui nourrira demain  
 Une lettre aux mots cruels...



Penché dans l'hiver sous la lucarne embuée  
 D'interminables pluies depuis le Jubilee  
 Je m'applique à oublier celui que je fus  
*Le Collins & Robert* aux genoux et *The Saint*  
*Brendan* Secouant le stylo où l'encre peine  
 Cherchant sous le fouet de l'orage les mots  
 Qui vont aviver la plaie et manifester  
 Le sens de cet exil La Tamise déborde  
 Emportant la barque colorée que le moine  
 Guide en priant Qu'il rejoigne la mer et dérivant  
 Dans le vent et les marées qu'il gagne enfin  
 L'île promise... Et je rêve à sa suite  
 Dans une coque ovale emportée par le courant  
 Au-delà des cartes une terre oubliée  
 Où tu m'attends...

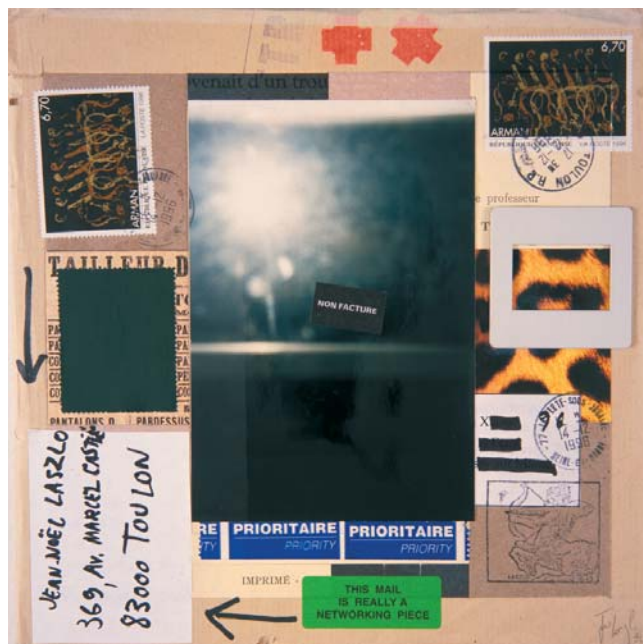


La radio geint La mort qui marche à reculons *IRA...*  
Et la lune pleine lieu des vanités... Longtemps  
Sous un carreau glacé penché à mon étude  
J'ai mesuré les lignes et combiné les nombres  
Mais cette nuit les yeux tournés vers le haut  
Je contemple la face aux orbites creuses *What  
If this present were the last...* Si la beauté  
Allait maintenant se faner et l'incantation  
Céder à la douleur Si ceux dont le chiffre  
Glorifie le monde avaient en vain désiré  
Si le deuil allait triompher Bogside et Londres  
Sous un masque momifié *Picture  
Of Christ crucified...* Je songe à ceux qui ne sont rien  
Qui les yeux fermés embrassent un rêve violent  
Où la beauté n'a pas de part...



## The Cure at Troy

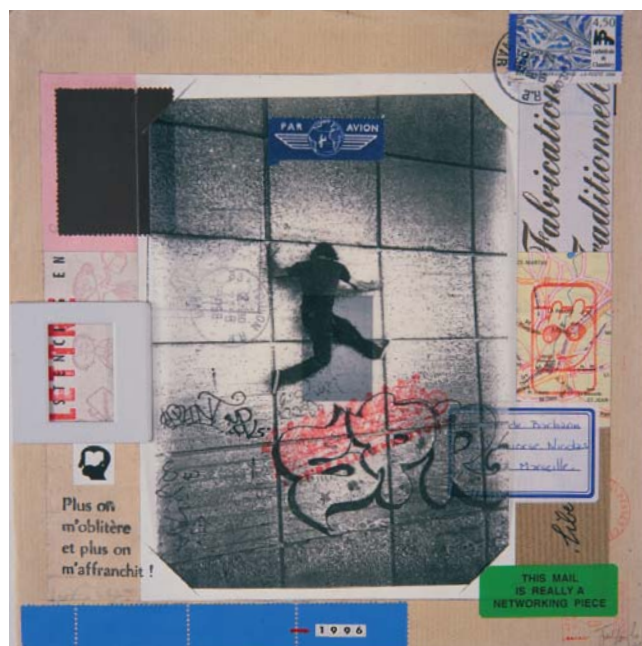
Une porte sur l'eau morte et la nuit Les rues  
 Sont un autre théâtre Je regagne les docks  
 Tandis que s'éteint la voix de Philoctète  
 Partisan irlandais enfermé sur son île  
*Je suis celui que les dieux ont maudit...*  
 Le pied bandé le front épais brandissant  
 Un arc à la corde détendue *Gods curse it !..*  
 Terrains vagues et rues défoncées Ruines de Troie  
 Où passent par instant des ombres malveillantes  
 Rares voitures cahotant dans les flaques  
 Que le chagrin vibre en nous comme une flèche  
 S'ils sont pour les leurs capables de ceci  
 Que ne peuvent-ils sur ce peuple rebelle... *Jamais*  
*Je n'oublierai Lemnos... Je suis comme un fossile*  
*Arraché à sa terre...*



Au fond des docks Loin des temples thatcheriens  
 Cartons et matelas dans le retrait des portes  
 Et la bière douce à la solitude Leur nom était  
*Loin-d'Erin* Ils rêvaient d'une île perdue  
 Une ombre verte où voler dans le cri des mouettes  
 Et jalouser le vent Affamés comme Brandan  
 Face à l'inconnu Les voilà maintenant  
 Roulés dans de méchants chiffons Faces ingrates  
 Où toutes les vertus liguées  
 Peinent à déchiffrer le visage du Christ  
 Trésors et amulettes dans un sac La carte  
 D'un quartier détruit et trois vers de Colombar  
 Griffonnés au dos d'une photo L'unique  
 Est une étoile noire dont l'éclat puissant  
 Détourne la lumière...



Au bord du fleuve en crue Un chant avec deux doigts  
 Sur un couvercle de zinc et le bourdon du vent  
 Dans les hangars abandonnés Murailles redoublées  
 D'invocations sauvages Rien ne s'efface rien  
 Malgré le ciel acide et les mots inconnus  
 Retrouver un instant les passions de l'enfance  
 La terre et ses secrets un quai bosselé  
 Pousser du pied un caillou coloré et courir  
 Sur une ligne étroite entre deux précipices  
 Les années devant soi leur flèche qui vole  
 Sans effort vers l'horizon Jusqu'à ce point  
 Où derrière et devant la distance est égale  
 Où la nuit dans le jour prend une égale part  
 Si peu chargé de souvenirs pourtant  
 Que je n'ai pas dix ans...



À Pâques dans un damier de palissades  
 De sombres columbariums où niche une volée  
 Jetée par le vent d'Ouest Ville propre à la fable  
 Et aux contes moraux *Du temps que Londres*  
*Était mêlé à Derry...* Des cours inachevées  
 Chantiers et trous d'eau Pas l'aile d'un pigeon  
 Pour désigner le ciel Pas un arbre où cueillir  
 Le rameau d'or Forteresses lapidées 1690  
 Par un orage mélancolique... Arpenter cet espace  
 Affranchi des lois de la perspective  
 Puis boire le thé fade entre des femmes grasses  
 En tentant de rassembler les mots lacérés  
*LONG KESH et REMEMBER* et d'aiguiser l'apologue  
 Qui dira plus qu'il ne semblera dire *Du temps*  
*Qu'à Londres était Major...*





## Stratford

Un jardin scolastique au premier jour de juin  
Dans leurs carrés sarclés dessinés au cordeau  
L'hysope et la laitue et toutes les merveilles  
La violette et le thym l'hellébore si parfaite  
Rangées dans leurs casiers chacune sous son nom  
En lettres latines comme vertus et vices :  
Que le jardin soit un abrégé des passions  
Où un œil exercé lise une société...  
Retourner et fumer la terre ingrate Jeter  
Les graines Et tandis que chacune remplit son office  
Que les œillets gonflés glorifient la lumière  
Que dans l'ombre s'étagent les feuilles urticantes  
Sucer un crayon accroupi sur un banc *Nos corps*  
*Sont nos jardins...* et greffer une leçon fertile  
*Dont nous sommes jardiniers...*



Sous les tours un marché de plein vent Toiles bleues  
 Et tonneaux *Lady's Well Brewery*... La misère  
 Est une femme épaisse nourrie du vent des glens  
 De tourbe et de roses d'Irlande Des mouches  
 Prient sur le pli de sa bouche Esprits de ceux  
 Qui mordent le nord sous un soleil gravé  
 Que seules parviennent à rappeler la bière noire  
 Et deux langues mêlées... Et moi aussi j'invoque  
 La magie qui te fera revivre Egaré  
 Parmi des filles miellées Joues et nez percés  
 Comme des vierges votives Volant pour m'en servir  
 À quelque puissant charme les herbes pilées  
 Les graisses et les cuirs Et des imprécations  
 Qui moquent la pudeur Puis dessinant ton corps  
 Serré dans un drap noir...



A l'enseigne du *Sagittaire* Celui qui soutint  
Contre des flottes barbares les droits de l'amour  
*La cithare et les dons d'Aphrodite...* Qui bancal  
Disgracieux nourrissait pourtant tant de passion légère  
Que la foudre ruisselait de son œil chassieux  
Sur la planche écaillée sa tête chauve et sombre  
Et son poitrail puissant où la flèche flexible  
Est appuyée *Dreadful Sagittary...*  
Seul à mon banc au milieu d'étrangers  
J'éprouve sur une femme parfaite  
Le poison du regard Des grappes de mouettes  
Déchirent le soir Je pense à toi retirée là-bas  
Dans un jardin oblique où ne peuvent atteindre  
Ni l'œil ni le chant et que frappe avec retard  
Ma pointe venimeuse...



Prendre aujourd'hui la voie large à la façon  
 Des jeunes gens L'éternité devant soi Oubliant  
 Le branle des chantiers Trop de dépense  
 Et trop peu d'usufruit Aujourd'hui tourner le dos  
 Et loin des séductions Sans souci d'être  
 Comme autrefois se donner *La gravité*  
*Est chose grave...* Le nord une autre Pavie  
*Et sa loi m'est douce...* aux collines embrassées  
 Comme les rimes d'un sonnet Dans le vent  
 Un nuage incendié Puis au pied des falaises  
 Une côte déserte... Monter dans les couleurs  
 Un repas d'ermite et un livre sous le bras  
 Et face à la mer qui brûle entre ses îles  
 Se griser du silence le poing refermé  
 Sur l'épi des choses...



Au-delà de la Wye les noms imprononçables  
 Mais je reste silencieux *There was a time*  
*When the earth...* cherchant une clarté perdue :  
 Au milieu des collines et des feux de tourbe  
 Un banquier avait bâti un paradis sévère  
 Qu'à peine maintient encore contre les vents  
 Le désir du voyageur Diane et Bacchus  
 Et des grottes abstraites d'où l'eau ne jaillit plus  
 Deux avions de la RAF passent en rase-mottes  
 La vierge les suit une flèche à la main  
 Le regard sur l'épaule Un autre siècle finit  
 Qui n'a pas rapproché l'âge d'or Ai-je moi aussi  
 Renoncé Rien que la terre molle et l'air  
 Où le talon s'imprime profond où l'âme vibre  
 Sans quitter la corde tendue...



Mines de Galles abandonnées aux landes  
Roues et balanciers actionnant les herbes folles  
Et un puits mal comblé sous des fils barbelés  
Les enfants parfois s'aventurent au fond  
Comme des philosophes en proie au désir  
Mais ni les membres brisés d'Artus  
Ni troupes de bisons ou de rennes sauvages...  
D'étroits échelons dans la suie Ils glissaient  
Une lampe juvénile au front Ici  
Les saisons renouvelaient cairns et bruyères  
Le vent des îles dans les collines rouges  
Beauté trop parfaite pour être contemplée  
Ils remontaient aveugles ne prodiguant qu'une ombre  
Au sommet de la colline Comme des anges  
Étrangers à cette terre...



Trois ciels emboîtés à la façon des sphères  
Qui portaient les étoiles et les pierres brûlantes  
Et croisaient lentement leurs mouvements contraires  
Trois ciels de nuages errant à l'identique  
Sur des collines sages Que l'œil toujours  
Soit tourné vers le haut *Scalam ad celos...*  
Seul dans l'épaisse forêt Usurpant  
Un oratoire effondré sur l'eau Le ciel  
Une blessure pâle entre les pins *Sub*  
*Rectam...* J'écoute Notker le bègue chanter  
Dans son latin abâtardi Et moi aussi  
La mâchoire percée d'un anneau je veux louer  
Car chaque chose est à sa place L'eau coule  
La mousse se répand et trois ciels emboîtés  
Glissent en variant leurs figures...

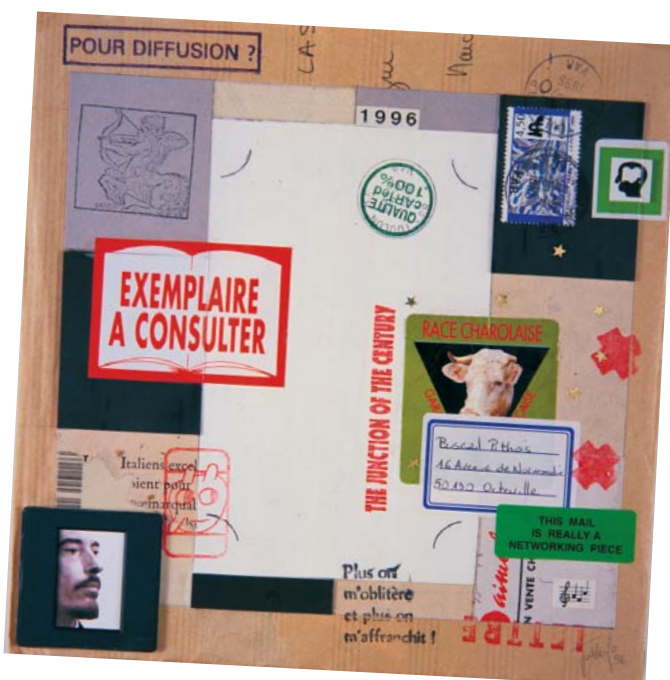


Une lande à la pointe d'un canton de lacs  
Le vent dans les ciguës et l'avoine sauvage  
Et le souffle incessant des oiseaux devisant  
Dans leur langue vénielle Ni les vertus ce soir  
Ni restituer l'ordre de la création  
Mais chanter celle qui est loin et éprouver  
La solitude Maîtresse excellente  
Rien n'est puissant et doux comme la distance  
Je te fais renaître sans effort comme lèvent  
Les épis aux graines folles comme les poisons  
Oscillent sur la terre Tu es près de moi  
Couchée dans les ombelles sous le ciel moucheté  
L'ombre te couvre à moitié À moitié la lumière  
Et je m'enivre du silence une brassée  
De ciguës sur la bouche...





Matin de fin Juillet déjeunant d'œufs de thé  
 Devant un lac ouvert au fond des Cumbria  
 Comme un œil au front d'un géant reflétant  
 Les fantômes de l'été Passe un couple d'oiseaux  
 Âmes époutées comme des sagaies  
 Sur la colline un cercle de pierres levées  
 Que bousculent les troupeaux Le ciel glisse  
 Emportant un peu de cette beauté naïve  
 Qui vibre lentement entre deux eaux changeantes  
 Je cherche le sens à donner au poème Est-ce  
*Rien ne passe... ou Avant d'être à la fin*  
*Lande et poussière... ou bien Douce la liberté*  
*À qui aime sans étreindre... Et je suis ce géant*  
 Aux membres entravés qui reflète un instant  
 Chaque ombre et chaque pensée...



Au-delà du rempart d'Hadrien où se livre  
 Le nord Seul avec les mouches insistantes  
 Et le souffle des phoques gris Je recule  
 Couché au pied de la lande des origines  
 Et je réinvente pour toi l'humanité  
 La plume appuyée sur un galet courtaud  
 Retrouvant dans sa grotte entre la cendre et l'eau  
 La vierge du silex Celle qui souffre et porte  
 L'arbre des générations la chair gonflée  
 Par le sperme et le lait Seule la forme importe  
 Seule elle fait don du monde C'est pourquoi  
 Déguisant le hasard je trace sur la pierre  
 Une image éblouie L'encre des yeux les seins  
 Bosses de grès blanc les cuisses Et le désir  
 Une imperfection des formes...



*Pourquoi ceci demandes-tu Quel est ce lieu ?*  
Tu le sais déjà Ici la solitude  
Un bois un ermitage sur une île Parfois  
La traînée d'un avion qui découpe l'espace  
Ici depuis un mois au bord d'un lac en arc  
J'éprouve le vent des landes et l'ivresse  
De la privation Soumis à une règle fixe  
Comme si mes heures étaient mesurées  
Par l'horloge à eau et la roue des cloches  
Matin écrire et regarder puis nager dans l'eau froide  
Déjeuner de fromage ou de harengs poivrés  
Détacher une barque et ramer dans les îles  
Le soir lecture et tôt se coucher Ainsi  
Ont passé trente jours Rêvant et désirant  
Au sein des trois unités...



Loin de la côte Dans ces landes qui mieux  
Approchent le sens que les graves énigmes  
Une croix vide sur un rocher les nuages  
Qui passent le col Je monte vers le nord Ici  
Pas de vaines promesses mousses et fougères  
Minuscules fleurs de pourpre Les ruisseaux  
Entaillent la tourbe Le pied des chèvres sauvages  
Courir sur la pente les bras dépliés Peut-on  
Ne pas voler ? Puis couché sur le coude  
Buvant le résiné *Faut-il envier celui*  
*Qui possède les cieux ?* Non un étroit domaine  
Mais le haut et le bas et les quatre côtés  
Bonheur qui ne se laisse pas embrasser  
L'âme une gousse verte dont les graines  
N'ont souci de mûrir...



Forêt d'épicéas d'où s'égoutte une pluie  
Tombée voici vingt ans Même oraison humide  
Tu tremblais sous le voile semblable aux novices  
Qui gravissaient les marches du désert L'esprit  
Une pierre lancée au-delà du monde...  
Et la nuit apporta sa révélation Serrée  
Dans un mauvais drap sans souffrir la nudité  
Longue mortification... Puis l'aube à son échelle  
A passé le mur d'enclos Déjà tu avait fui  
La main pendante hors du lit et le front refermé  
Et je copiais à tes genoux un monde perdu Dehors  
Les palmes bruissantes et le cri des bêtes molles...  
L'argile suinte sur la berge Je suis en boitant  
Une trace à peine marquée Je te rejoins  
Je porte à mon tour le voile...





Passé l'Oykel plus de vie Ici l'âme est inutile  
Émoussée comme le harpon des derniers Pictes  
Tendue vers un but qu'on ne saurait atteindre...  
Aller et se perdre dans le nord Un hiver constant  
Qui confond les apparences Le corps n'y est rien  
S'il n'est pas soutenu par un ressort puissant  
Landes défleuries courant jusqu'à la mer  
Rochers gluants trous d'eau rien à quoi s'accrocher  
L'infini toujours qui semble à la portée  
Et n'est qu'un leurre Je pense à toi parfois  
Est-ce cela aimer Une longue exigence  
Qui allège le fardeau de l'être Le vent  
Les nuages des îles septentrionales  
Et les oiseaux pillards qui tournent en criant  
Dans le brouillard...



Paysage du nord trop de ciel Une fable  
 Inachevée un âne dans un marécage  
 Et un corbeau fuyant la mer L'ombre  
 Secoue les herbes je cherche mon chemin  
 Appuyé contre une borne Les îles d'Eilean  
 Montent et s'enfoncent sur la ligne du bord  
 M'appelant où l'on ne peut combattre le silence  
 Ni accroître l'éclat de la solitude Une image  
 Frugale est mon plaisir et deux livres d'une langue  
 Aiguë comme un silex Lentement passe  
 La flèche du soir Au creux d'une dune  
 Dresser sa tente Herbes et roseaux  
 Et la bénédiction d'un feu que le vent couche  
 Puis dormir les dents serrées Comme mort Oubliant  
 Ce qui est et ce qui fut...





Lune vague dans le brouillard comme au ciel  
 Des haïkus Un silence épais sur la lande  
 Et la solitude bénie La mer s'est perdue  
 Le phare empaqueté dans des échafaudages  
 Parfois dans le nord l'ombre des cormorans  
 Criant dans un simulacre de passion  
 Un nom plaintif Je frissonne et me souviens  
 Et l'âme allégée par le vent et la bière d'orge  
 Je cherche moi aussi sur ce lambeau de terre  
 Ce qui apaisera l'insatiable désir  
 Courbé dans le froid les doigts engourdis  
 Les lettres maladroites à former Poursuivant  
 Une image emportée sous la queue du vent  
 Et ne traçant que ton nom je tire pourtant  
 Contentement de ce peu...



Dans Papa Westray loin des formes flatteuses  
Une cour en cercle sous les collines froides  
Retrouver un sentiment très ancien  
Le mur d'enclos ne laisse pas filtrer le monde  
Roses et roseaux et des étages d'air Il suffit  
De toucher la pierre glacée du seuil  
Et l'être devient montagne et vent  
Vérité éphémère mais non troublée *Ici*  
*Plus qu'ici...* Des années solitaires  
Penché après tant d'autres sous le tuyau d'un poêle  
Je chanterais le monde Printemps automne hiver  
Qui passent un instant au trou de la fenêtre  
Ton visage punaisé au mur Un désir plus parfait  
De n'avoir forme J'édifierais mon paradis  
Et je serais le maître...



Au fantôme de la neige Aux usines mortes  
 Pavés disjoints et toits béants Aux collines glacées  
 Qui s'efforcent au-dessus entre les cheminées  
 À la mer où paissent les troupeaux de phoques  
 À des passions qui n'auront qu'un instant  
 Repoussé le néant Je repasse ce que je sais  
 Les causes les effets Ma vie sous la pointe  
 D'un crayon Puis s'en aller ayant en vain  
 Exalté son nom et soufflé sa fumée  
 À peine si parfois du fond de la terre  
 Nous rendrons encore un outil ébréché  
 Ou une pièce trouée d'un chiffre À quoi sert  
 convoiter L'esprit une bête sauvage  
 Qu'il faut entraver et ne faire paître  
 Qu'un peu de neige...



Hier est-il déjà autrefois Comme si avait passé  
 De ton visage le timide éclat Que les nombres  
 Avaient tout emporté C'était une colline humide  
 Les roses montaient à l'épaule Merles et pies  
 S'y propageaient depuis le déluge Et les années  
 Te traçaient au compas une prison pensive  
 Demain les raisins redeviendront sauvages Les buis  
 Couvriront de leur ombre le paradis déchu  
 Et j'oublierai ta voix Ne me restera plus  
 Qu'un nom qu'il faudra taire ayant aimé et craint  
 Sans laisser de trace... Ainsi tout finira  
 Tu seras mienne enfin La neige et les orages  
 Battront de leur fléau la colline abandonnée  
 Dont le front ne se fendra plus D'où jaillissait  
 La déesse fertile...



Une chambre sévère au fond de Saint-Mary  
 Comme tant qui furent à nous découpant le rectangle  
 De paysages mobiles Tant de nuits légères  
 Dont l'aiguille a penché Dans le carnet reprendre  
 Où l'encre avait manqué *L'étrangère de minuit...*  
 Je n'avais pas assez célébré ton nom assez bu  
 Ce vin trouble *glissant dans l'ombre* droite et grave  
*Ortie blanche* les bras dénoués les yeux  
*Plus que le miel* si pauvre l'alphabet  
 Dans le désir et la félicité... Puis toute chambre  
 Se change en un tombeau où l'ongle gratte en vain  
 Le sel qui couvre les noms embrassés Loin de toi  
 Au fond de Saint-Mary Privé de la lumière  
 Et du sens Comme jeté dans la terre commune  
 Sous un bouquet d'épines ...



Au-dessus de la Firth Avant la Passion  
Traçant de gratitude au revers de ta lettre  
Un ex-voto hâtif L'ambassadeur du ciel  
Une poule pouilleuse et l'arbre des rameaux  
Une ronce échevelée Le monde un dictionnaire  
Impuissant à porter la louange Un seul vœu  
Et l'irrépressible regret d'autrefois  
La solitude était-elle une épreuve ? Ignorant  
Lavé par l'hiver et la distance Les vers  
Dispersés dans le voyage  
Les photos assombries et les noms oubliés  
Je regarde le matin se lever sur la Firth  
Ce dimanche d'avant la Passion Treize jours  
Pour réapprendre à se donner Dénouant pour toi  
L'étreinte du nord...

